

OPINION

Marché de l'art

Paris Print Fair veut refléter la gravure depuis ses origines

Cet équivalent du Salon du dessin se déroule pour la cinquième fois. Il a choisi le cadre du réfectoire gothique des Cordeliers.



Etienne Dumont

Publié: 29.03.2026, 13h19



Le célèbre manchon de fourrure imaginé par Wenceslas Hollar en 1645. Il a été vendu par le jeune marchand Jonathan van den Otter, qui travaillait auparavant chez Christie's. Jonathan a créé son commerce de gravures en 2021.
DR.

La gravure fait bon ménage avec le dessin, même s'il s'agit parfois d'un mariage forcé. La tradition germanique veut en effet que le deux médiums soient regroupés au sein d'un «cabinet des arts graphiques». Il en va de même depuis moins longtemps au Louvre (qui conserve peu d'estampes) comme dans le plus modeste MAH genevois. Ce dernier a ainsi fédéré les deux départements autour de l'an 2000. Les amateurs se révèlent pourtant rarement les mêmes. La xylographie, l'eau-forte, le burin ou la lithographie supposent des connaissances techniques. L'homme de musée ou le collectionneur doit par ailleurs engranger un énorme savoir historique. Le simple amateur se sent perdu devant les notices du Bartsch en 21 volumes, qui sert depuis les années 1820 de bible pour la gravure européenne ancienne. Et puis il y a le problème du multiple. L'estampe forme un art de diffusion. Voilà qui rebute ceux appréciant le côté unique de chaque œuvre d'art.

Façade d'un ancien édifice religieux en pierre avec arches gothiques, pignon triangulaire et ciel bleu, entouré de bâtiments modernes.



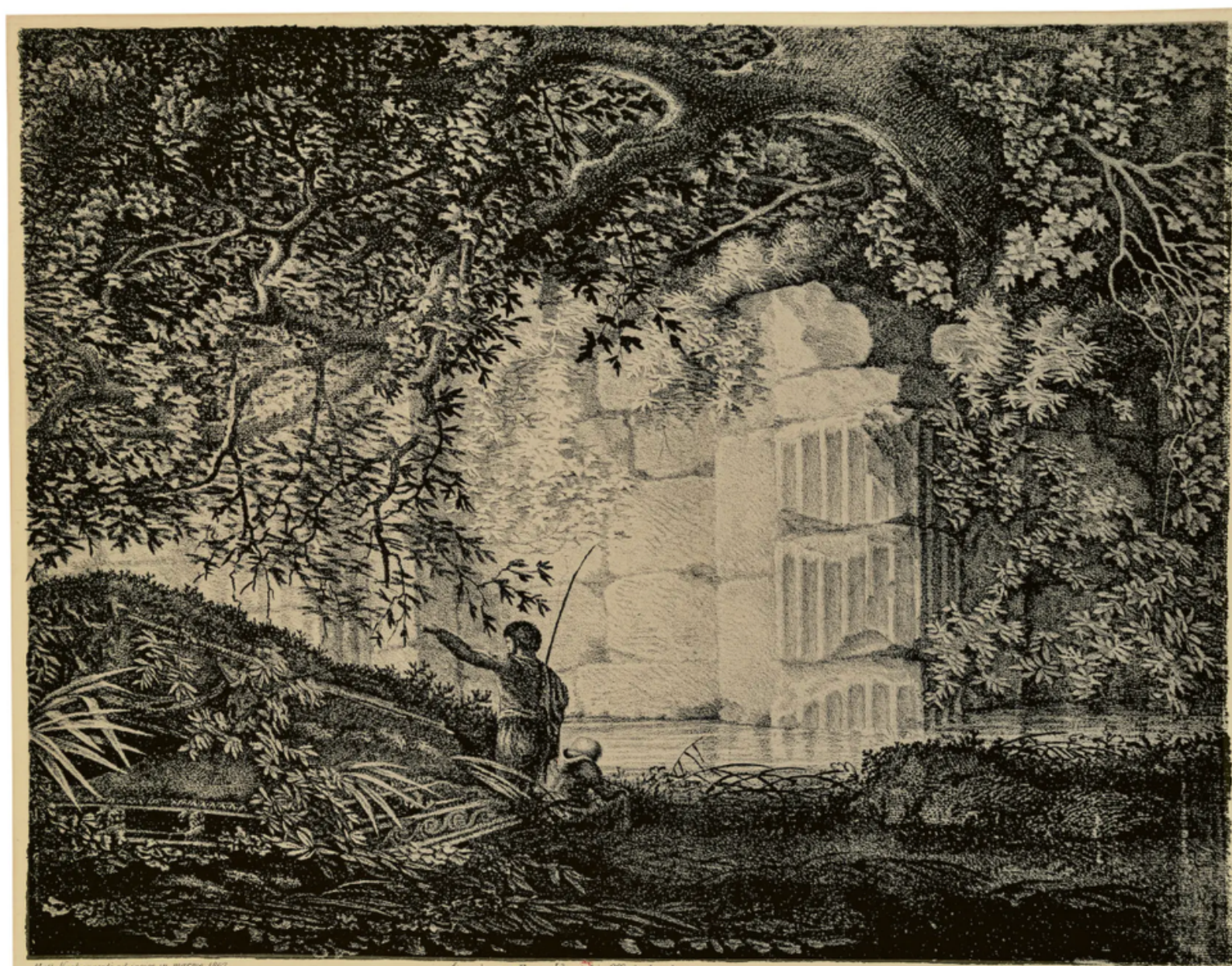
Le réfectoire des Cordeliers, tout près du boulevard Saint Michel.
Wikipédia.

C'est donc un public de niche qui aura fréquenté du 26 au 29 mars «Paris Print Fair», proposé pour la cinquième fois. Cette jeune foire en remplace plusieurs autres qui auront eu du mal à durer. Tout semble cette fois reparti sur de solides bases, à commencer par un calendrier favorable. Les grands acheteurs (en général américains) peuvent accomplir en mars un grand tour qui commence par la peinture ou la sculpture à la TEFAF de Maastricht et continue avec le Salon du dessin à Paris (Drawing Now restant un événement plus local). S'il leur reste encore des sous, mais certains en ont beaucoup, ces collectionneurs ou conservateurs de musée pourront faire quelques emplettes. Les prix se révèlent en général moindres à Paris Print Fair. Mais attention! On y parle vite en dizaines de milliers d'euros. Les six chiffres se voient parfois atteints. Normal. Les 25 marchands réunis, dont la moitié vient de l'étranger (1), amènent avec eux des trèfles à quatre feuilles et des moutons à cinq pattes. Nous sommes ici dans le rare et le précieux, ce qui amène parfois au paradoxe de voir sur deux stands différents telle ou telle épreuve supposée introuvable.



Le contemporain Erik Demazières se reroue à la Galerie 15.
Erik Demazières.

Le lieu choisi par la Chambre syndicale de l'estampe, du dessin et du tableau (CSEDT), qui organise l'événement, apparaît prestigieux. Il s'agit de l'immense réfectoire gothique du couvent des Cordeliers. Le bâtiment a miraculeusement survécu à la Révolution, l'Empire et surtout à l'urbanisme ravageur du XIXe siècle. C'est la plus belle halle médiévale de Paris avec la Conciergerie et le réfectoire des Bernardins. Récemment restaurés, les Cordeliers ont de plus retrouvé leur splendeur en dépit du fâcheux environnement architectural créé par le campus de la faculté de médecine. Il s'agit d'un espace d'un seul tenant à l'intérieur. Les participants de la foire peuvent donc s'inscrire de côté. Un mur provisoire de séparation délimite au centre les allées de circulation tout en créant de nouvelles cimaises. Les stands n'en demeurent pas moins petits. La chose oblige les galeristes à accrocher serré ce qui ne se trouve pas dans des cartables ou de grandes boîtes. Autant dire que le public doit ici enfiler de gants.



L'incunable de la lithographie amené par Helmut H. Rumbler. Quatre exemplaires connus!
DR.

Le Salon entend couvrir, contrairement à ses équivalents anglais ou américain, toute l'histoire de la gravure à partir du XVe siècle. On se veut plus moderne chez les Anglo-saxons. Les vedettes sont toujours les mêmes. Il y a Dürer, Rembrandt, Goya, Piranèse et Picasso. Les épreuves proposées se veulent magnifiques. Notez que j'ai de la peine à distinguer celles qualifiées de «superbes» de celles qui demeurent simplement «très belles». Je vous rappelle que nous sommes ici dans un univers de spécialistes. Comptent la qualité de l'impression, l'état de conservation et parfois la rareté d'un état dont on ne connaît presque pas d'exemplaires. C'est le cas de «Paysage avec ruines» de Matthias Koch, vu chez Helmut H Rumbler de Francfort. Quatre copies répertoriées seulement pour cet incunable de la lithographie, tiré en 1802-1803. Il y a bien sûr des pièces plus spectaculaires que d'autres. Je pense au «Grand Hercule» de Goltzius, remarqué chez Marinez D. de Paris ou au virtuose «Ecce Homo» de Giuseppe Scolarì (vers 1597) d'Agnews, maison londonienne aujourd'hui également installée à Bruxelles. Il a très vite trouvé preneur.



Une gravure d'après Hans Burgkmair. Une copie donc, mais d'époque. Vers 1525. Le genre de casse-tête historique qu'adorent certains collectionneurs d'estampes.
DR.

Et que fait-on quand on n'a pas de sommes folles à dépenser? Une chose qui est le cas notamment chez les jeunes collectionneurs, car j'en ai vu aux Cordeliers. Deux domaines vous semblent réservés. Il s'agit de l'estampe japonaise, notamment représentée par la Galerie bei der Oper de Vienne. Il existe de bonnes pièces du XIXe à moins de 1000 euros, le XXe se révélant souvent plus cher. Et puis il y a Nathalie Béreau, dont la galerie reste nomade. La femme présente des graveurs et surtout des graveuses contemporaines à de petits tarifs. Je citerai des noms comme Valérie Belmokhtar, Xecon Uddin ou Caroline Bouyer. On reste en général dans les 250 à 300 euros. Il se déniche là de très bonnes choses pour ceux qui veulent vivre dans le présent tout en pariant sur l'avenir. Nathalie Béreau occupe un double stand, tout au fond du réfectoire. De quoi manger des yeux.

(1) *La Suisse est représentée par August Laube de Zurich, ici pour la première fois.*